

La découverte des écrits de Budapest

Août 1976. Je décide de partir pour la Hongrie, dans l'espoir de trouver les « Écrits de Budapest » – les tout premiers textes de Sándor Ferenczi – et de vérifier de mes propres yeux si vraiment, comme certains le disent, ces textes « ne valent pas un clou ». Le bruit court à Paris que les fragments de cette « vulgate », s'ils subsistent, sont sans intérêt et qu'ils n'ont qu'à pourrir là où ils se trouvent. La tradition veut que Ferenczi soit encore et toujours perçu dans une position déferente par rapport à Freud, et que ses premiers textes soient décevants et très inférieurs à ses écrits ultérieurs.

Étonnant, non ? Qui aurait osé dire cela de la fameuse *Neurotica* du jeune Freud ?

Sûr de rien et sans autre ordre de mission que l'aventure de ma propre analyse – l'attrait du magyar aidant – je me propulse donc du côté du Balaton, au bord duquel l'auteur de *Thalassa*, personnage peu connu à l'époque, avait souvent rêvé. Budapest donc, *via* Vienne, où Sándor avait fait sa médecine, puis Vács et Esztergom (où je rencontre Györgyi Kurcz, ravie d'entendre un peu du « parler de France »), puis Bákony, forêt ténébreuse dont il me reste l'inquiétant souvenir d'ombres errantes qui, dans un soir étrangement bleu, s'inclinaient vers moi en bruissant bizarrement. Imprégné de Novalis, de Shelling et de Goethe, j'imaginai le Roi des Aulnes... L'endroit, que guignaient sorcières et vampires, n'était guère rassurant. Le Balaton ensuite, immense lac rhapsodique où rôde, près de la vieille gare de Földward-Install, l'énigmatique présence du jeune Sándor.

L'étrangeté de la langue hongroise – à laquelle, fasciné, je décide de m'initier – se mêle dans ma tête à mille légendes de la Forêt Noire, sur un thème harcelant de Bártók. Trouver « l'or » en ce lieu semble très improbable... Pourquoi « l'or » ? Parce que, précisément

à propos des textes de Ferenczi, Freud s'était exclamé : « C'est de l'or pur ! ».

Kaposvár, puis Pécs et Szeged où je retrouve Györgyi qui, intriguée par mon obsession, accepte volontiers de m'aider. Sans tarder nous gagnons la capitale. Sur son conseil¹, par un après-midi d'août où l'air frais est tramé d'une brume persistante, j'entre seul dans une librairie sans âge et demande à la jeune fille qui accueille mon hongrois hésitant, si elle avait des textes de Sándor Ferenczi. Elle disparaît soudainement dans l'arrière-boutique, et revient escortant un vieillard au teint hâve, vêtu d'un vieux costume gris anthracite.

Lui :

– *Jó napot urám. Szolgálhatok valamivel ?* (Bonjour monsieur, puis-je vous être utile en quelque chose ?)

En raison de mon mauvais accent, je réitère ma question. Lui, me dévisage, réplique :

– Sándor Ferenczi, c'est moi. Que me voulez-vous ? De quoi s'agit-il ?

Silence, méfiance, sidération... Moi :

– *Paracsol ? Hógy hiviák ?* (Pardon ! Comment vous appelez-vous ?).

– Sándor Ferenczi.

Une flopée de pensées se bousculent dans ma tête. Quel est cet homme ? Un parent, un descendant, un plaisantin, un fantôme ? Certes pas le sosie de Ferenczi. Les yeux écarquillés, j'observe le visage aigu du vieillard et j'entreprends de m'expliquer en allemand : le vieux barbichu à besicles est un homonyme et connaît vaguement les travaux de son « double ». Après un terrible rire, il m'indique un lieu où je pourrai trouver les textes de « l'autre » Sándor Ferenczi. Je le remercie mais mon trouble est tel que, voulant dire « je vais prendre le tramway », je dis *lustwagen*, au lieu de *lastwagen* (camion), sorte de mot-valise qui, s'il existait en allemand, voudrait dire « voiture-plaisir ». De fait, j'emprunte sans contester, un tramway nommé désir...

L'endroit indiqué est un bâtiment inattendu : grande cour pavée, escalier et couloir coudés, galeries voussées, épais murs en alcôve... J'entre et me mets fiévreusement à la recherche des textes. J'exa-

1. J'ai rapporté cette anecdote dans *Le Jeune Ferenczi*, Paris, Aubier, 1983.

mine une à une des montagnes de livres, gazettes, de revues imprégnées de l'odeur des ouvrages usés par le temps. J'épluche pendant des heures les fichiers, fouille dans les monceaux de paperasses : rien ! Les renseignements du vieil homme étaient faux. Dans ma hâte à connaître le secret de ces écrits, je m'étais trop vite réjoui. Impossible, dès lors, de dormir tranquillement. Je sors seul dans Budapest, respirant profondément l'air de la nuit.

Deux jours plus tard, devant la maison de Imre Hermann, Györgyi et moi décidons de visiter une autre bibliothèque. J'y trouve précisément un texte de Hermann publié en 1974 dans la revue *Orvosi Hetilap*. Cette feuille de chou était l'une des revues médicales hongroises dans lesquelles, d'après mes renseignements, devaient se trouver quelques inédits de Sándor. L'employé qui nous accueille, ayant nonchalamment écouté Györgyi lui expliquer quels sont mes vœux, pose placidement son gâteau au pavot et dit :

– Peut-être bien qu'ils sont là. Je ne sais pas. Voyez vous-mêmes.

Et nous nous trouvons à nouveau devant de montueuses piles de revues parmi lesquelles nous dénichons non pas, évidemment, un exemplaire relié des écrits de jeunesse de Sándor, mais un article, puis un autre, un autre encore, portant sa signature, dans les revues *Gyógyászat* et *Orvosi Hetilap*. Je m'arme de patience. J'ouvre l'œil. Éparpillés, avec de nombreuses références erronées, les premiers textes de Sándor, si longtemps mis en quarantaine, sont là ! Dès lors, au travail ! Je décrypte les vieilles gazettes, rêvant de faire connaître ces articles *in extenso*, pour qu'ils vivent enfin de leur vie propre. Félicité de ces instants !

Je trouve tout d'abord « Spiritisme », premier article de Sándor, traitant de l'épineuse et mystique question de la croyance aux esprits. J'exhume les textes se rapportant à des maladies aujourd'hui quasiment disparues : l'hyperdactylie, le pemphigus, l'hypospadias, le saturnisme, le tabès... J'inspecte tout cela avec scrupule. La *Ferenczi story* commence.

Jour après jour, chaque trouvaille me jette dans une intime jubilation. Je collige *illico* les écrits théoriques afin de les dégager d'un cairn purement neuropsychiatrique. Je déchiffre avec Györgyi cinq textes étonnants : « L'amour dans la science », « Conscience et développement », « Lecture et santé », « La paranoïa », et « L'homosexualité féminine ».

Je rencontre le docteur Koska, quelques membres de l'équipe de Lockzy, musarde du côté de l'hôpital Saint-Rock où Sándor avait exercé, puis quitte la Hongrie.

De retour à Paris, les ennuis commencent. Gérard Mendel, aux éditions Payot, m'adresse à Judith Dupont. Après quelques félicitations murmurées sur un ton d'apparence jovial, Judith Dupont me lance des regards gourmands : elle désire que je lui laisse les textes, comme s'ils étaient sa chose. Je refuse : j'avais authentifié ces écrits, passé des mois à les traduire en dénichant des bévues, planché des heures sur des passages difficiles à comprendre... La dame alors me flanque tout bonnement à la porte, et je deviens « l'ennemi ». Une lettre des éditions Payot me parvient : malgré son intérêt pour le sujet, la direction décide de ne pas publier les inédits de Ferenczi.

Je cours comme un fou chez Gallimard : Jean-Bertrand Pontalis m'écoute comme un enfant (j'ai à peine vingt-sept ans) et tente de « comprendre » ma démarche. Tombe le verdict : Pontalis lui aussi, renonce.

Jacqueline Rousseau, amicale et courtoise, qui dirige chez Denoël la collection « Freud et son temps », regrette, elle, que je n'aie pas travaillé avec Georges Kassaï.

J'assistais alors aux présentations de malades et aux séminaires de Lacan, et, fort d'un entretien avec lui sur saint Augustin² dans un train qui menait à Strasbourg, je décide de prendre contact avec lui. Pour des raisons qui m'échappent, ce rendez-vous avec Lacan, pour parler des écrits de Sándor, n'eut pas lieu.

La secrétaire de l'École freudienne, Nicole Sels, me propose, en attendant, de faire la traduction d'un texte inédit de Hermann³. J'accepte et trime sur un texte au demeurant riche et original, puis sur un inédit de Géza Róheim⁴. Ces deux auteurs sont des élèves de Ferenczi. Mais je n'oubliais pas les textes de Ferenczi. J'arrêtais,

2. C. Lorin, *Pour Saint Augustin*, Paris, Grasset, 1988.

3. Il s'agit de l'article intitulé « Considérations psychologiques sur la théorie mathématique des ensembles » faisant partie d'une traduction collective d'un ouvrage d'Imre Hermann : *Parallélismes*, Paris, Denoël, 1980.

4. G. Róheim, « La sublimation », traduction de l'anglais par C. Lorin in *Revue Française de Psychanalyse* n° 5 et 6, 1979.

reprenais, arrêtais encore. J'avais dans l'étude du hongrois et la traduction avec Györgyi ; j'archivais les articles traduits.

À l'Institut psychanalytique de Paris, certains psychanalystes portaient des vues cavalières sur celui que l'on a nommé récemment « le fils préféré de la psychanalyse⁵ ». Ferenczi était suspect : maintenir une tradition, même valable, était, selon Sándor, atrophier une pensée en mouvement. Ses premiers textes le prouvaient déjà. Le freudisme prônant qui régnait dans les années 1980 eut pour effet d'ensevelir, avec une discrète antipathie, l'œuvre de Ferenczi. À cette époque, les ménestrels freudiens, pour la plupart, entonnaient en cartels et séminaires l'œuvre de celui qui se disait lui-même « inaccessible ».

Une exception toutefois : Wladimir Granoff qui, fortement inspiré de ses travaux, accordait à Sándor une place dans son enseignement. Enseignement qui, précisément, concerne la filiation.

La technique active de Ferenczi, dégagée de l'ancrage viennois, renforce l'infidélité à Freud, *via* Lacan, car Sándor – « Vizir et tête de turc » comme dit Jones – conspire à la désanctifier. Si Sándor reste le cadavre dans le placard des psychanalystes, il est terriblement présent en moi bien que je finisse par comprendre que rien n'est plus dangereux qu'une idée lorsqu'on n'a qu'une seule idée.

Daniel Sibony trouve les textes « trop médicaux ». Deux jours plus tard, il m'adresse dévotement un bulletin *d'adhésion* à remplir et à renvoyer à la Cause freudienne. Il fallait que ça « colle ». Marika Torok, souriante et attentive, me reçoit mais préfère ne pas garder les textes, fût-ce pour les lire, en murmurant : « On ne sait jamais, s'il y avait le feu chez moi ». Même échec auprès d'Ilse Barande. Dans un petit mot, à l'instar de M. Torok, elle me remercie de lui avoir donné l'opportunité de découvrir l'existence de ces textes. Ce fût tout.

Une malédiction semble alors s'acharner sur ces textes : coup de mistral sur des feuillets originaux, cambriolage de ma cave, rapt d'un inédit par une collègue hongroise, égarement de deux textes...

Cependant, intéressés par les premiers écrits de Ferenczi, quelques collègues m'aident, et j'entre alors dans une période plus heureuse.

5. Titre d'un article paru dans le *Quotidien de Paris* (5 mai 1993) à propos de mon livre *Ferenczi, de la médecine à la psychanalyse*, Paris, PUF, 1993.

Piéra Aulagnier, dont je suivais les séminaires à Sainte-Anne, publie « La paranoïa » et « Deux erreurs de diagnostic » dans la revue *Topique* (n° 19). Je n'oublierai jamais son accueil chaleureux ni le gigantesque Masaï qui m'ouvrit la porte de son appartement. Jean-François Reverzy, doué d'une curiosité singulièrement avertie en ce domaine, publie *in extenso* dans *Transitions* un texte de critique sociale intitulé « Contribution à l'organisation hospitalière des médecins-assistants », accompagné d'extraits se rapportant aux travaux de Ferenczi sur la paralysie.

Mais ce fut tout. C'est dans l'impossibilité de laisser ce projet inachevé que je reprends l'ouvrage, continuant à traduire et à commenter une trentaine de textes, et rédige *Le jeune Ferenczi*.

Mai 1982. J'écris à René Major, dont j'apprécie à *Confrontation* l'esprit d'ouverture. Les premiers écrits de Ferenczi, me dit-il, éclaireront autant la connaissance et l'histoire de la psychanalyse que la personnalité et les travaux ultérieurs du médecin hongrois. 1983 est l'année du cinquantième anniversaire de la disparition de Sándor. Une coïncidence qui ne me déçoit point : la psychanalyse se trouve « prise au mot⁶ ». René Major lit mon essai et décide de le publier.

J'essaye de trouver des appuis. J'écris à Michel Foucault, dans l'espoir qu'il me fasse l'honneur d'une préface. Il s'accorde quelques jours pour réfléchir puis, du Collège de France, m'adresse ces quelques mots datés du 15 octobre 1982 :

Cher Monsieur,

La qualité de votre ouvrage vous autorise à le publier sans que l'éditeur ait besoin d'une bénédiction ou d'un encouragement quelconque. Je pense que c'est un respect que l'on doit au travail qui est parvenu à maturité que de lui permettre de se présenter de sa propre autorité [...].

A l'encontre des Trissotin de la psychanalyse de l'époque, Foucault n'acceptait pas qu'on le courtise. J'aimais cela et malgré son refus, j'exultais.

6. « La psychanalyse prise au mot » est le titre de la collection dirigée par René Major, Éditions Aubier-Montaigne.

Fin 1983, avec l'accord du comité de rédaction de *Perspectives psychiatriques*, j'organise un hommage à Sándor Ferenczi. Je prends contact avec I. Barande, M. Bonnafé, C. Anzieu, F. Couchard et d'autres passionnés de l'œuvre de Sándor. Jacques Postel témoigne d'un vif intérêt pour les notes de Sándor sur l'amour, et fait paraître dans *L'Évolution psychiatrique* mon commentaire de « L'amour dans la science ». En 1983, il préface mon ouvrage *Le jeune Ferenczi*. En outre, je publie dans le journal médical *Gyn-Obs* un article intitulé « Ferenczi et les femmes ». Que savons-nous, en fait de sa vie amoureuse ? Peu de choses en réalité, dont quelques-unes pour le moins étranges.

Étrange, en effet, sa fascination et son ambivalence à l'égard des prostituées qu'il voyait à l'hôpital Saint-Rock ; bizarre, sa curiosité pour les orifices, sa saga de l'utérus (*Thalassa*), son intérêt pour le rectum, la bouche, le vagin... Son obsession de la « femme-poison » dont les règles croyait-il, constituaient « une délivrance de substances toxiques (les ménotoxines) renfermées par le corps féminin ». Vaticinante sa conception de l'hypertoxicité menstruelle, de l'empoisonnement par de « mauvaises substances », quand nous savons que Melanie Klein fut son analysante ! Intrigante son idée que la vermine est un symbole de grossesse ou une godasse une représentation du sexe féminin. Sympathique sa défense acharnée des lesbiennes, des travesties, des Uraniennes, au point qu'il s'associa aux activités protestataires d'un comité humanitaire berlinois. Hallucinant, enfin son amour fou pour Gizella, alors qu'il éprouvait, dans le même temps, une passion pour Emma, la fille de Gizella. Freud, qui destinait à Sándor sa propre fille Anna, et désapprouvait vivement cette liaison, provoqua la rupture : Emma fila en Amérique, laissant ainsi sa mère à Sándor. Bilan : à quarante-six ans Ferenczi épousa une femme de cinquante-quatre ans qui, naturellement, ne lui donnera pas d'enfant. Surprenant destin pour un analysé de Freud qui, le jour même de ses noces, apprit que l'ex-époux de sa femme venait d'être terrassé par une crise cardiaque. Équivoque enfin et très contestée, sa pratique « active » qui le conduisit à étreindre certaines patientes, à effleurer leurs lèvres, sous le prétexte qu'un soignant doit donner son amour et sa reconnaissance aux personnes qu'il traite.

Pourtant, le Ferenczi excentrique, indocile, voire inconvenant et cloué au pilori, ce Ferenczi-là m'inspirait, car le génie de sa fantaisie était source d'affrontements théoriques et cliniques.

Les années passent sans que je parvienne à travailler efficacement sur les textes restant à traduire, et j'oublie mon hongrois. A l'occasion d'un déménagement, je retrouve, croupissant au fond de ma cave, délaissés dans des cartons humides, des articles originaux, des feuilles collées, déchirées, des chemises aux agrafes rouillées. Je décide alors d'en finir et d'arracher les derniers feuillets à la mémoire oublieuse du temps.

J'écris au D^r Béla Buda pour lui demander des précisions sur l'enfance et l'adolescence de Sándor. Il me donne l'adresse d'un certain Lászlo Benedek, dont je n'eus jamais aucune réponse, pas plus que du D^r György Hidas, président de la Société Sándor Ferenczi, à Budapest.

Je découvre que les ouvrages de Ilse Barande⁷, de Pierre Sabourin⁸, de Judith Dupont, et même l'article commémoratif de S. Lórandt⁹ sont truffés d'erreurs : Ilse Barande, à l'instar de Lórandt, affirme que Sándor est le huitième enfant d'une fratrie de onze. C'est faux : ils étaient douze. Une de ses sœurs, prénommée Vilma, était morte jeune. Judith Dupont, pieusement canonisée par l'APF, qui dans la *Correspondance Freud-Ferenczi* prétendait récemment tout connaître, a tout simplement supprimé le titre hongrois de *Thalassa*¹⁰ pourtant essentiel si l'on considère que Ferenczi est l'un des premiers à avoir souligné l'importance des catastrophes, au sens de René Thom, dans la vie humaine. Elle a également laissé passer une erreur de taille puisque, dans ce même ouvrage qu'elle a traduit du hongrois, la rencontre Freud-Ferenczi est datée de 1907, ce qui est faux : ils se sont vus le dimanche 2 février 1908. A propos de la sœur de Sándor, prénommée Vilma, J. Dupont déclare qu'elle est décédée de diphtérie en 1873, c'est-à-dire l'année même de la naissance du jeune Ferenczi. Sabourin dit qu'elle mourut en 1881, à l'âge de trois ans. Qui croire ? D'aucuns avancent que le père de Sándor est mort en 1890. Né en 1830, il aurait vécu soixante ans, comme son fils (1873-1933). Selon Sabourin, le père serait mort deux ans plus tôt, en 1888. A qui se fier ? A la naissance d'Enrik (son premier enfant), la mère de Sándor se serait appelée Rosi Eibensatz. A la naissance

7. I. Barande, *Ferenczi*, Paris, Payot, 1972.

8. P. Sabourin, *Ferenczi, tête de Turc et grand vizir secret*, Paris, Payot, 1985.

9. S. Lórandt, « Sándor Ferenczi, pionnier des pionniers », in *Le Coq-Héron*, Paris, Judith Dupont éditeur, n° 85, 1982, p. 3.

10. Le titre hongrois de l'ouvrage est : *Katasztrófák. A nemi működés fejlődésében. Pszichonalytikai tanulmány*, Budapest, Éditions Panthéon Kiadás, 1929.

de Sándor, le registre de l'état civil mentionne que son nom de jeune fille est Rosa Eibenschütz ! Comment en être sûr ?

Reprenant l'ouvrage de Barande, je confronte à nouveau les noms, les dates, les intitulés d'articles aux originaux que je possède. Je relève une noria d'erreurs : l'article intitulé « Un cas d'hyperdactylie » n'est pas de 1889 mais de 1900 (référence : *Orvosi Hetilap*, n° 7, 1900). L'article intitulé « Le phénomène du genou dans la crise épileptique » est daté de 1900 et non de 1901 (*Orvosi Hetilap*, n° 33, 1900). Le texte intitulé « Contribution à l'étiologie de la paranoïa », signalé par I. Barande, mais non comptabilisé dans la somme des articles répertoriés par cet auteur pour la seule année 1902, est introuvable. Publié en allemand dans un hebdomadaire viennois, le *Wiener Medizinische Wochenschrift*, il me fut jusqu'alors impossible de l'obtenir. Toujours selon I. Barande, manquait le texte intitulé « Contribution à la conférence de Károly Schaffer sur les paresthésies cérébrales, du point de vue clinique et anatomique ». J'ai finalement trouvé ce texte dont la référence est *Orvosi Hetilap* n° 1, 1902 (et non 1905). Le texte qui serait intitulé « Symptôme de tétanie chez une mère et son fils de trois ans », est introuvable. Les références O.H., 1905 ne correspondent à rien. *Idem* pour l'article intitulé « De la valeur diététique des préparations alimentaires » dont je n'ai trouvé aucune trace dans le *Budapesti Orvosi újság*, 1904. N'ayant pas d'indication sur le texte intitulé « Cortège symptomatique de l'artériosclérose », je cherche et, coup de chance, je trouve le résumé présenté par Sándor au 23^e Congrès des médecins hongrois, en 1905. Texte court mais intéressant, rapporté par József Szántó, secrétaire du Congrès, à la suite duquel apparaissent les interventions de confrères avec lesquels Ferenczi s'entretenait alors : les docteurs Sándor Szána, Henrik Szigeti, Aladár Elfer, Dezső Vándor, et d'autres. Le texte prétendument intitulé « Expérience de l'assurance en cas d'accident » (1907) a en réalité pour titre « Instructions légales sur les assurances ouvrières, destinées aux médecins » (*Gyógyászat*, 1907). La « Lettre à un adolescent qui veut étudier la médecine », répertoriée comme une œuvre de Ferenczi, est en fait du professeur Georges Dumas. Sándor en a assuré la traduction du français en hongrois.

Ces erreurs plus qu'embarrassantes peuvent-elles être mises sur le compte du pur hasard ? Non. Il s'agit, à mon sens, d'un problème de fond où la vérité des faits est à rétablir avec précision. Ceci fût ma tâche qui, pour chacun des textes se fit en cinq étapes nécessaires :

1. Traduction littérale en français, au mot à mot – en « rase-mot » comme disait l'un de mes enseignants – par cette jeune femme qui travailla toujours à mes côtés avec un soin scrupuleux : Györgyi Kurcz.

2. *Rewriting* et « nettoyage » du texte après décryptage afin de concocter une mise en forme en français correct.

3. Recherche des équivalents latins, scientifiques et médicaux en usage au début du siècle. Pour cela, j'eus recours aux connaissances de mon ami le Dr Jérôme Premmereur.

4. Révision par les membres de l'équipe hongroise de la version adaptée en français, à partir de l'original hongrois.

5. Établissement du texte français définitif, prenant en compte les dernières remarques, objections ou interprétations de « l'équipe hongroise ».

Après un temps d'interruption dans ce travail, ayant perdu la trace de Györgyi au cours des ans, je m'entoure de nouveaux collègues hongrois : Katalyn Bereny (fille de l'ex-directeur de l'Institut hongrois de Paris), Gábor Kárdos, Klara Almassy, Károla Foris, Suzana Suba... Sans mes visites à Budapest et à Miskólc, mes chances de succès auraient été faibles.

A la même époque, les textes sont convoités par un agent littéraire rusé qui me propose de vendre les droits étrangers à New York. Une amie qui travaille chez un grand éditeur parisien m'avertit *in extremis* que le personnage en question leur avait déjà joué un sale tour. J'accuse le coup et, excédé, manifeste à son égard la plus grande méfiance. Prudemment, j'en reste là.

En fait, bien qu'ayant subi quelques avanies visant à me déposséder des articles de Ferenczi, une chose est sûre : je suis le seul à avoir les originaux en langue hongroise. De plus, les deux articles publiés dans *Topique* (n° 19, 1977) sont précédés de cet avertissement :

Les textes de Sándor Ferenczi dont nous présentons ici la traduction ont été rapportés de Budapest en août 1976 [...] Avant de les présenter à la revue *Topique*, nous avons consulté les Éditions Payot qui nous assurèrent qu'il n'entraît pas dans leur projet de publier ces textes dans le dernier tome des œuvres dites « complètes », et que nous pouvions, par conséquent, en disposer. Signé : les traducteurs, Claude Lorin, Györgyi Kurcz.

A l'université de Paris-X, où en 1980 j'enseignais la psychologie clinique, Ferenczi était méconnu, ignoré, et d'une certaine manière proscrit, au même titre que Jung, Adler, Róheim, Reik, Abraham, Eitington, Jones et d'autres, c'est-à-dire l'œuvre des pionniers et les

membres du « Comité de 1922 », tous ignorés par les bastions universitaires du freudisme pesamment édifiés dans la plupart des facultés françaises.

Malgré l'indifférence dont J. Dupont fit preuve à mon égard, je dois lui reconnaître le mérite d'avoir souligné ce phénomène :

L'institution se défend, écrit-elle, contre les perturbateurs, et Ferenczi en est un. Il dérange par ses théories, ses recherches, ses expériences, par les libertés qu'il se permet dans sa pensée comme dans sa pratique, par tout son être¹¹.

1991. Je reçois une lettre fort chaleureuse d'un professeur de New York, Arnold Rachman, qui, aux États-Unis, a eu vent de mes recherches. Je lui demande s'il a des photos de Ferenczi jeune. Il me répond dans un français impeccable :

J'ai pris contact avec une amie qui travaille dans la documentation photographique. Il n'y a aucune photo dans les archives américaines. Je continuerai de chercher des sources possibles aux États-Unis. (24 mars 1991).

Cette même année, les 17 et 18 mai, a lieu à New York une conférence internationale organisée par la *New York Academy of Medicine* et par *The Department of Psychiatry Saint-Luke's Roosevelt Hospital Center*. En pleine période d'examens à l'université, je ne peux quitter la France. Le thème général de cette conférence est : *Theoretical and clinical contributions of Sándor Ferenczi*.

Les soutiens de collègues scientifiques ne me manquent pas dès ma nomination en tant que professeur à l'Université. Tobie Nathan, Didier Anzieu, Josette Zarka, Françoise Couchard, Roland Gori et André Ruffiot m'encouragent à exposer les travaux de Ferenczi aux étudiants en formation doctorale, dans le cadre des recherches du laboratoire de psychologie clinique et pathologique de Grenoble, mais aussi aux étudiants de 2^e, 3^e, 4^e et 5^e années.

Débarassé de la chape de plomb que constituait l'enseignement de « maître-Freud », comme l'écrit plaisamment Sándor, je décide d'utiliser parfois en travaux dirigés quelques articles de Ferenczi ; « La paranoïa » par exemple, ou « Deux erreurs de diagnostic », ou encore « Spiritisme », qui sont des textes tout aussi passionnants et intéressants que ses écrits psychanalytiques. J'explique aux étudiants l'importance de la régression thalassale dans le travail des

11. J. Dupont, Préface à la *Correspondance Ferenczi-Groddeck*, Paris, Payot, 1982, p. 23.

psychologues cliniciens, aux prises notamment avec l'autisme et les psychoses infantiles. J'évoque mes recherches cliniques dans mon rapport aux écrits de Ferenczi¹². Dans le même temps, je reprends les écrits de Ferenczi, les classant encore une fois dans un ordre rigoureux, sans éviction ni censure, et fais paraître *Ferenczi, de la médecine à la psychanalyse*¹³.

A mes yeux, la chronologie des textes soulève des problèmes importants. A partir de quel moment, par exemple, Sándor a-t-il été sensible aux écrits psychanalytiques de Breuer et de Freud ?

J'agrandis les dessins, photographies et schémas dont Sándor aimait illustrer ses premiers articles. Je photographie, à partir du document fourni par Sándor lui-même, la fameuse « Rosa K. », dont il est question dans « L'homosexualité féminine ». Rosa K., dite « Monsieur Robert », était représentée sous son habituelle apparence masculine, puis nue afin que le lecteur puisse constater qu'il s'agissait d'une jeune femme travestie¹⁴.

Décidé à retourner en Hongrie, je cherche à obtenir la prise en charge du financement de mon voyage et de l'achat des documents d'archives que j'espère trouver au 6, rue Szilassy (siège de la Société Sándor Ferenczi), car j'ai déjà payé beaucoup de traducteurs pour m'aider dans ce travail quand Györgyi était absente.

Béla Buda, responsable scientifique d'un symposium me renvoie à János Füredi, président de l'Association psychiatrique hongroise.

Toutefois, ni le gouvernement hongrois ni les autorités institutionnelles magyares ne se sont jamais opposés à mes recherches dans le pays. J'eus même le plaisir lors de la parution du *Jeune Ferenczi*, de lire une intéressante critique dans le mensuel littéraire hongrois *Nagy Világ*¹⁵, (*le Grand Monde*), et de rencontrer, plus récemment, à l'Institut hongrois de Paris, MM. János Hovosi et Sándor Csernus

12. Ceci à travers des « cas », comme Michel L., à propos de qui j'ai écrit un article intitulé « La piscine, espace transitionnel et lieu de vie dans la cité », in *Revue internationale de Psychiatrie sociale, Transitions*, Paris, AS. EPSI, 1982, n° 11-12.

13. C. Lorin, *Ferenczi, de la médecine à la psychanalyse*, op. cit.

14. Rosa K. confia à Ferenczi son journal intime qui malheureusement n'a pas été retrouvé.

15. « Une petite monographie de Claude Lorin, intitulée *Le Jeune Ferenczi*, vient de paraître chez l'éditeur français Aubier-Montaigne. L'auteur y résume la vie de l'analyste hongrois jusqu'au dimanche 2 février 1908, date de sa rencontre avec Freud [...]. Il étaye ses arguments de beaucoup de citations et d'un essai de Ferenczi cité *in extenso*, il s'agit des premiers écrits scientifiques de Ferenczi, écrits en hongrois entre 1899 et 1906 », in *Nagy Világ*, (journal hongrois *Le Grand Monde*), Budapest, 1983.

qui m'accueillirent avec beaucoup de chaleur, prévoyant déjà une conférence à l'Institut hongrois au cours de l'année 1994.

A Budapest, je vais revoir le vieil hôpital Szent-Rókus (actuellement Rókus Kórház). Le bâtiment est encore tel que l'a connu Ferenczi lorsqu'il exerçait en tant que médecin dans le service du Dr Havas. J'ai revu l'inscription commémorative sur la maison où vécut Ferenczi, rue Naphegy, non loin de la villa qu'il acheta plus tard. A Miskolc, j'ai consulté les registres de l'état civil au consistoire israélite de la ville, et j'y ai trouvé les extraits de naissance des enfants Ferenczi. Cette année 1993, je visite, comme en 1976, le château de Visegrád et la ville d'Esztergom. Je me perds à nouveau dans la forêt du Mont Bákony. Des amis hongrois m'accompagnent à Szeged où j'apprécie les orchestres tziganes, et termine mon tour de la région en allant piquer une tête dans le lac Balaton.

egymásutánjának tanulmányozásával, a haematoxilin-, ommünsv.-
csúsz- és methylenfestésekkel; mindazon fíradásos eljárásokkal
megkísérelték a gerincvelő centrípétalis levezényességét részleteiben
kikutatni. De ha sok vártalan és érdekes eredményre jutottak
is, a főcélját, t. i. azaz kérdést megoldásait, mely pályán vagy
pályákon halad a senilis agyvelő, mind ez ideig nem közöl-
ték meg.

Munkások dolga a központi idegrendszeri nemhatározó rajzokon
est a pályát egy hosszú-hosszú vonallal érzékeltetni, a mely
egyenest a felső a spinális dúzsból a (hull- és Bardach-féle kórték
nyúltvelel magvalhoz, onnan egy másik hosszú vonallal, a *hosszú-
pályával*, mely az utajkák között keresztelve, a pos-pedunculá-
is a másik kőst, majd az utóbbinak külső felén halad a végül a
belső tok leghátulós részén, a carrefour senilis-on keresztül mé-
száráraik az agykéreg szürkőállományára felé. (Lásd az I. ábrát.)

Am ezek a leírások minden részletével szemben egyre
több oldalról merül fel ellentmondás és már ma is kénytelenek
vagyunk az érző pályáról alkotott ezen egyszerű és kényelmes,
de nem elég alapos felfogásunkat megváltoztatni. Kiderült, hogy
a hátulós gyökerekből nemcsak hosszú, hanem középhosszú és
rövid rostok is erednek, a melyek a gerincvelő szürkőállományá-
nak különböző magasságaián arborizálnak. Kiderült, hogy a
hosszú pályákat körölyamat vagy trauma kétféleképpen, a
hátsó kőstől néha teljesen degenerálva lehetett, a nélkül, hogy
a senilisállásban kérdés mutatkozott volna. Másrészt hívtál agyreg-
nyelvényét az érésben súlyos savarok állhattak szem, a nélkül,
hogy a senilisállás úgynevezett hosszú pályát szenvedtek volna
és a lecsúsztatást volna a gerincvelő szürkőállományán. Az a
szet is megindult, hogy az egyes érzőállományokat, pl. a tapintás,
fájdalom-, hő- és hőmérséklet- külön-külön rostok vesztik a centrumhoz,
valamint hogy az újabb vizsgálatok a spinális metaméria tanát
is megváltoztatták és csak radicularis metamériát engedélyeznek.

Udaltiv tudósunk a gerincvelőről, különösen annak senil-

Durant ce voyage, je me suis confronté à la langue du pays dont la difficulté n'est pas usurpée. Le hongrois appartient à un type de langues très étranges pour nous, latins. Afin que le lecteur se fasse une idée des singularités de l'écriture hongroise, on trouvera ci-contre un extrait d'un article de Ferenczi.

La revue médicale *Orvosi Hetilap*, pour laquelle Sándor écrivait, n'était qu'une feuille de chou. Certains articles, très courts, furent difficiles à dénicher. En revanche, la revue *Gyógyászat* était plus élégante et plus accessible.

Sándor vécut un certain temps dans un vieil immeuble de Pest. Plus tard, à l'instar de sa mère qui vivait dans une belle maison avec jardin, à Nyiregy Ház, il acheta (pour 70 000 marks) une villa à étage, entourée d'un jardinet, située rue Lisznyaí, sur le flanc du

Mont Naphegy¹⁶ dominant le Danube, et débouchant sur la rue Orvós (rue du médecin) où habitait Vilma Kovács, une des élèves et analystes de Ferenczi. Au bas de la colline, rue Mészáros (rue du boucher) vécurent Michael et Alice Bálint. Hélas, remplacée par un immeuble grisâtre et sans intérêt, la villa de Ferenczi a disparu. Mais on peut encore voir l'Hôtel Royal ou Sándor a vécu en 1918 quand, en avril, l'écrivain Kósztolány l'interviewait, afin qu'il confie ses impressions sur la guerre et la révolution russe au journal *Esz-tendő*.

Il faut visiter également Pápa (Le Pape), petite ville de garnison de l'ouest de la Hongrie où, au cours de l'année 1915, Sándor fut médecin-chef au sein d'un régiment de cavalerie, et où Freud vint plusieurs fois lui rendre visite.

Remontant dans le temps, j'étudie la vie quotidienne des familles riches ou pauvres de l'époque. La médecine de la fameuse Société royale de Budapest devant laquelle Sándor avait exposé ses premiers cas cliniques, la vie intellectuelle et artistique d'alors, ne ressemblaient en rien à ce qui existe là, devant mes yeux. Les documents sur l'enfance, l'adolescence et la formation médicale de l'étudiant aux yeux bleus s'amoncellent lentement.

Juillet 1993, de retour en France, je reprends les « Écrits de Budapest ».

Je rencontre alors Jean Allouch qui, passant soigneusement en revue tous les « inédits », décide d'ouvrir au jeune Ferenczi le champ de l'histoire, tout comme il a permis la publication de l'ouvrage majeur et inédit d'Eugen Bleuler sur les schizophrénies¹⁷.

Certains, surpris par l'histoire que je viens de relater, affirment : « Vous devez être un farouche férenczien !... ». Je ne suis ni férenczien, ni kleinien, ni winnicottien, ni même augustinien, bien que je croie qu'aucun de ces auteurs n'a vraiment raté le train de la modernité.

J'aime l'œuvre de Sándor Ferenczi, c'est vrai. J'ai passé dix-sept ans de ma vie (de 1976 à 1993) – et cela avec passion – à tenter de faire sortir des limbes obscurs de la psychanalyse un homme qui

16. Adaptation hongroise de l'ancien allemand *Sonnenbergasse* : la Montagne ensoleillée.

17. E. Bleuler, *Dementia praecox ou groupe des schizophrénies*, Paris, EPEL-GREC, 1993.

ne s'est jamais vraiment enrôlé dans les légions d'analystes médusés par la voix d'un maître ; un homme qui ne craignait guère d'ébrécher le dogme et qui, pour cette raison, n'est absolument pas mêlé à l'état détritique de la psychanalyse actuelle. Un homme qui ne fut jamais adoubé par une école, un institut, une association ni un sérail.

De fait, j'aime bien Ferenczi parce qu'il ne fut jamais un homme d'école, de système ni de doctrine. Il n'y a pas de pensée férenczienne ni de « férenczisme », bien sûr. Ses écrits en témoignent, il est un spécialiste de l'archaïque et de l'originnaire, faisant référence à Lamarck et à Darwin. Par son côté visionnaire, il annonce la théorie des catastrophes de René Thom.

Voilà, enfin, ce que Ferenczi m'a enseigné : ne pas être un zéléteur féal ; avoir à tout prix la passion d'être soi ; sculpter sa vie en n'étant l'émule de personne ; chercher sans cesse des faits, comprendre les processus sans appliquer la théorie de quelque sommité, affidé aux idées d'un autre.

C'était cela « l'or pur » dont il était question dans les neuf scories de mon dernier ouvrage. Il faut, certes, des années avant que nos yeux se dessillent, avant que l'on saisisse que le vrai sage vit sans maître.

Les textes de Ferenczi sont sauvés. Ainsi donc, les « écrits de Budapest », extraits d'un vaste champ de fouilles, échappent au pourrissement d'étrave dont ils faillirent être victimes. Pour moi, cette publication est une manière d'hommage à l'indépendance d'un certain type de pensée. Et aussi, je le crois bien, une victoire sur le temps.

Claude LORIN